

---

LES  
**BEN - DJELLAB**  
SULTANS DE TOUGOURT

---

**NOTES HISTORIQUES**

SUR  
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

---

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147  
et 151.)

---

Lorsque les Turcs occupèrent la province de Constantine, ils n'eurent jamais qu'une action secondaire dans le Sahara, notamment dans le Souf, qui forma une sorte d'État indépendant quoique tributaire de Tougourt. Chaque fraction payait assez régulièrement aux Ben-Djellab un léger impôt qu'ils acquittaient en kessoua, c'est-à-dire en burnous et haïks. El-Oued seule, considérée comme ville makhzen, ne payait rien. De tout temps, elle eut la prépondérance dans le pays, tant à cause de la supériorité numérique de ses habitants, qu'à cause de leurs richesses leur permettant, lorsqu'ils en avaient besoin, de louer et d'entretenir un goum à leurs frais. Chaque village était administré séparément par une Djemâa; cependant, il arrivait parfois, lorsqu'il s'agissait de traiter des affaires intéressant tout le pays, que ces

assemblées communales se réunissaient volontairement à celle d'El-Oued pour prendre, de concert avec elle, les mesures nécessaires. Quant au cheïkh El-Arab, duquel, hiérarchiquement, relevait le Souf, il n'avait qu'un commandement nominal sur le pays.

Les Souafa ne restèrent pas étrangers aux querelles intérieures de la famille des Ben-Djellab, pas plus qu'aux rivalités de Tougourt avec Temacin et aux luttes des Bou-Okkaz et des Ben-Gana, dont nous parlerons longuement plus loin. Nous avons vu aussi que plusieurs membres de la famille souveraine des Ben-Djellab, déposés de leur pouvoir par leurs parents, se retirèrent au Souf pour y intriguer ou y finir leurs jours. Les intérêts rivaux qui se disputaient le Sahara, l'anarchie qui fut la conséquence et à laquelle les Souafa prirent une part très active amenèrent leur division en deux sofs. Le premier, qui comprenait les Troud, El-Oued, Guemar, Behima et Debila, prit le parti des Bou-Okkaz et se déclara en faveur de Temacin. Il avait pour alliés les tribus des Saïd-Oulad-Amer et des Oulad-Saïah, ainsi que les Châamba et les Mekhadma d'Ouargla. Le deuxième sof, formé par les habitants de Zegoum, Tar'zout et Kouïnin et connu sous le nom collectif des Oulad-Saoud, penchait pour les Ben-Gana et s'appuyait sur Tougourt et l'Oued-Rir'. Mais cette scission n'est point ancienne, puisqu'elle ne date que de l'époque relativement récente de la venue des Ben-Gana dans le Sahara.

En dehors du tribut perçu par le sultan de Tougourt, le Souf ne payait directement aucun impôt aux Turcs, sauf lorsque les troupes chargées de percevoir les contributions dans le Sahara arrivaient dans ce pays ; les habitants payaient alors un impôt en argent évalué à 40 ou 50,000 boudjous (72 à 90,000 fr.), mais ces circonstances se présentèrent rarement. Ce fut sous le bey Ahmed Mamelouk, c'est-à-dire vers l'année 1818, que la colonne turque descendit pour la dernière fois dans le Souf. Elle se composait de *cent quarante* soldats réguliers et des goums du cheïkh El-Arab. En quittant Biskra, elle prit la route qui passe à El-Faïd et Mouïa-Tadjer. Lorsque les fantassins turcs arrivèrent à El-Oued, ils étaient tellement épuisés de fatigue et de faim, qu'on dut requérir pour eux des chameaux mehari qui les rap-

portèrent jusqu'à Constantine. Le retour de la colonne se fit par Tougourt et l'Oued-Rir'.

A partir de l'avènement d'El-Hadj Ahmed Bey, la lutte entre les deux partis des Bou-Okkaz et des Ben-Gana se concentra dans les Ziban, bien que ce fût au Souf que se retirèrent Ferhat ben Saïd et les Arabes Cheraga, après leur défaite de Badès, en 1832. Ce pays resta étranger aux événements du Tell.

Néanmoins, et peut-être même parce qu'elle se localisa, les deux sofs rivaux au Souf se firent une guerre acharnée à laquelle les sultans de Tougourt prirent une grande part. Les cheikhs Brahim, Ali et Abd-er-Rahman ben Djellab, qui se succédèrent dans ces derniers temps, descendaient tous du cheïkh Ahmed, qui s'était déclaré en faveur des Ben-Gana. L'autorité de ses descendants ne s'exerçait donc que sur les Oulad-Saoud. Les Troud et autres villes qui suivaient leur politique se refusaient à reconnaître l'autorité de ces membres de la famille des Ben-Djellab, et ne leur payaient aucun impôt. Partisans déclarés du Bit bou Okkaz, ils vivaient dans les traditions que leur avait léguées le père du cheïkh Ahmed, cheïkh Ferhat ben Djellab, qui était mort au milieu d'eux à El-Oued. A diverses reprises, les derniers sultans de Tougourt, dont l'animosité s'accroissait en raison de la résistance qu'ils rencontraient, essayèrent de soumettre ce parti. Mais nous avons déjà vu que toutes leurs entreprises échouèrent. L'anarchie la plus complète régnait donc dans le Souf lorsque nous arrivâmes à Biskra, en 1844. Le Troud, ou plutôt la Djemâa d'El-Oued, avait pris par force la direction des affaires, et les autres groupes de population suivaient son impulsion.

Pendant les premières années de notre occupation dans le Sahara, la nécessité d'asseoir solidement notre établissement et de soumettre les Oulad-Naïl de l'Est, l'Aurès et les Nememcha nous empêcha de nous occuper sérieusement du Souf, fort agité par l'influence de l'ancien khalifa d'Abd-el-Kader, Ben Ahmed bel Hadj, qui, chassé de l'Aurès par le général Bedeau, s'était réfugié à El-Oued. Néanmoins, nos relations restèrent pendant un certain temps sur un pied fort convenable. Un cheïkh des Oulad-Amor, envoyé dans le Souf, en 1845, pour y porter diverses proclamations du Gouverneur général, avait été bien accueilli;

de nombreuses caravanes fréquentaient nos marchés, et la crainte de les voir se fermer motiva de la part des Souafa plusieurs démarches de soumission. Comme celles-ci n'aboutissaient pas et qu'au contraire c'était par l'intermédiaire des gens du Souf que le chérif Ahmed, chez les Nememcha, et Bou-Maza, dans l'Est, se procuraient des approvisionnements, l'accès de nos marchés leur fut interdit dans le courant de l'année 1847. Cette mesure avait beaucoup d'inconvénients : elle portait préjudice à nos intérêts, rejetait vers la Tunisie le courant commercial qui se portait de notre côté ; enfin, cette prohibition était facilement éludée, puisqu'elle ne s'appliquait qu'à une partie du pays. Aussi, on profita de la première occasion pour revenir sur la décision prise et une démarche faite en 1848, par deux notables d'El-Oued, motiva la levée de cette interdiction.

Sur ces entrefaites, la querelle entre les Souafa et le cheïkh de Tougourt, Abd er-Rahman ben Djellab, s'envenima encore davantage. Ce dernier, au commencement de 1848, obtint le concours des Selmia, Rahman et Bou-Azid et réduisit, comme nous l'avons déjà dit, la ville de Temacin qui refusait de lui payer l'impôt. Nous ne reviendrons pas sur les événements déjà exposés dans l'historique du sultan Abd-er-Rahman.

Le bruit s'était répandu dans le Sahara qu'une colonne expéditionnaire se formait à Biskra pour envahir le Souf. Les gens d'El-Oued forcèrent alors l'ex-khalifa Ben Ahmed bel Hadj à quitter leur pays. A peine était-il en route pour le Nefzaoua qu'ils s'adressèrent au kaïd Ahmed-Bey ben Chennouf, des Oulad-Saoula, lequel, en sa qualité de parent et partisan des Bou-Okkaz, était depuis longtemps en relation avec eux, et le prièrent de faire agréer leur soumission. Ils acceptaient toutes les conditions qui leur seraient faites, pourvu qu'on ne les plaçât pas sous le commandement du cheïkh de Tougourt.

Le fils du kaïd Ben-Chennouf se rendit au Souf, où il fut reçu avec de grandes démonstrations ; il ramena à Biskra une députation composée des représentants des villages d'El-Oued, Gue-mar, Debila et Behima. L'aman leur fut accordé moyennant une indemnité de 10,000 fr. qu'ils durent payer aux Ouled-Moulet pour les chameaux qu'ils leur avaient pris.

Une nouvelle organisation fut donnée au Souf. Les villages des Oulad-Saoud restèrent sous le commandement de Ben-Djellab, les autres furent rattachés au kaïdat de Si Ahmed-Bey ben Chennouf ; leur impôt fut fixé à 4,500 fr. L'influence de ce chef indigène se fit heureusement sentir ; les relations commerciales des habitants du Souf avec les Ziban prirent un plus grand développement et lorsque, quelques mois après, l'insurrection de Zaatcha amenait une effervescence générale, les villages nouvellement soumis se tinrent tranquilles. Ce fut en vain que Ben Ahmed bel Hadj, revenu à la hâte du Djerid, essaya d'entraîner la population remuante d'El-Oued. En fait d'adhérents, il ne trouva qu'une cinquantaine de cavaliers qui, dans le courant du mois d'octobre, le suivirent jusqu'à El-Faïd.

Quelque temps après janvier 1850, deux mille fantassins du Souf accouraient au secours de Blidet-Amar attaqué par Ben-Djellab, fort mécontent de la nouvelle organisation qui lui avait enlevé cette oasis, Temacin, El-Oued et les villes de son parti. Déjà il commençait à couper les palmiers lorsque les Souafa arrivèrent et le poursuivirent jusque dans sa capitale.

Les gens du Souf prétendent qu'autrefois Nefta, aujourd'hui ville tunisienne, leur appartenait. Bien que rien ne justifie cette allégation, il est positif que de tous temps d'excellents rapports ont existé entre eux et les habitants de Nefta. Au commencement de 1851, près de cinq cents familles de cette localité fuyaient les exactions des agents du Bey et arrivaient dans le Souf, où elles furent bien accueillies. La fraction des Cheurfa, qui formait la majeure partie de cette émigration, s'installa à El-Oued ; les autres allèrent à Zegoum, Behima et Kouïnin. Par suite de l'intervention de l'autorité française, qui fit agir le kaïd Ben-Chennouf et le cheïkh de Tougourt, leur séjour ne dépassa pas deux mois et ils rentrèrent dans le Djerid après avoir reçu l'aman du gouvernement tunisien.

Le Souf joua un rôle important dans l'insurrection que fomenta le chérif d'Ouargla, Mohammed ben Abd-Allah, et à la suite de laquelle nous devions arriver dans leur désert sablonneux. Dès les débuts, cet agitateur fit appel au parti d'El-Oued et le pressa de s'unir à lui pour marcher contre son ancien en-

nemi, le cheïkh Abd-er-Rahman. Les Souafa résistèrent d'abord à ses suggestions et s'étaient tenus sur un pied de neutralité, lorsque la mort d'Abd-er-Rahman fit entrer la question dans une nouvelle phase. Nous avons dit comment Selman ben Djellab s'empara du pouvoir et comment, à l'aide des Oulad-Moulet et des gens de Kouïnin, Tar'zout et Zegoum, qui lui fournirent 300 fusils, il put entrer à Tougourt et prendre possession de la kasba. L'avènement de Selman, partisan du chérif, fut un coup de fortune pour ce dernier et l'empêcha de renoncer à la lutte. C'était à Tougourt qu'il allait reconstituer sa base d'opérations contre nous. Plus que jamais, il renouvela ses intrigues dans le Souf, il exploita les nombreuses relations des habitants du pays avec les Châamba et les Mekhadma, ses serviteurs, et si le nombre des cavaliers et fantassins qu'il y recruta fut peu considérable, il y trouva les approvisionnements qui lui manquaient. Commerçants avant tout, les Souafa, bien que protestant près de nous de leur fidélité, apportèrent à son camp des grains, des armes, des munitions qu'ils allaient chercher en Tunisie. Malgré la défaite de Mohammed ben Abd-Allah à Melili, ses coups de main heureux sur les Oulad-Horket et les Oulad-Sassi eurent un retentissement extraordinaire. Les gens d'El-Oued qui, jusqu'alors, y avaient mis quelque dissimulation, approvisionnèrent ouvertement le chérif et firent un bon accueil à son agent Es-Senoussi. Il n'était pas possible, sous peine de faiblesse, de fermer les yeux sur ces faits et de tolérer la complicité de Selman avec nos ennemis. En conséquence, nos marchés furent fermés aux gens du Souf et de l'Oued-Rir'. Selman exploita fort habilement l'irritation que cette prohibition excita chez les Souafa. Il multiplia ses relations avec eux, et, usant de l'influence du chérif, il chercha à s'assurer l'appui du parti d'El-Oued, autrefois hostile à sa famille. Peu s'en fallut que cette bonne entente ne se réalisât. Les Souafa n'étaient plus retenus que par l'appréhension que leur causait l'accord de Selman avec Temacin, car ils craignaient, à juste titre, qu'une fois cette ville sous l'influence de ce dernier, leur indépendance ne fût compromise. Aussi, pour ne pas les pousser à bout et les jeter dans une alliance qui compliquait la situation, on leur permit, au moment de l'automne, de faire leurs

approvisionnement de grains dans le Zab-Chergui. Nos goums leur avaient enlevé une valeur de 30,000 fr. et on espérait que cette punition les rendrait plus circonspects.

L'hiver 1852-1853 se passa assez tranquillement au Souf.

La défaite du chérif à Laghouat ne contribua pas peu au maintien des bonnes dispositions de Selman et des habitants du Souf. Le kaïd Ben-Chennouf, envoyé dans ce pays, y fut bien accueilli.

Au mois de mars 1853 une colonne, sous les ordres du colonel Desvaux, s'avança jusqu'à Dziuoua. Selman se croyant menacé rassembla ses partisans, mais les Souafa ne répondirent pas à son appel. Celui-ci, attribuant leur indifférence aux menées des anciens serviteurs d'Abd-er-Rahman, réfugiés à Kouïnin, partit à l'improviste de Tougourt avec 80 cavaliers pour se les faire livrer. Bien que surpris et serrés de près, ils parvinrent à s'échapper et à se réfugier à Guemar. Les habitants, que leurs intérêts commerciaux obligeaient à de grands ménagements avec nous, accueillirent ces malheureux et non seulement refusèrent de les livrer à Selman, mais fermèrent leurs portes aux émissaires qui venaient les réclamer. Guemar était une ville trop forte pour que Selman put essayer d'y pénétrer violemment. Furieux de cet affront, mais impuissant pour s'en venger, il dut se borner à faire payer de fortes amendes à une fraction de Kouïnin qui lui était hostile. Ce fait isolé n'amena cependant pas une scission entre les Souafa et Tougourt. Commerçants avant tout, nous le répétons encore, c'était l'amour du lucre et non le fanatisme qui dirigeait leur politique entièrement subordonnée à leur intérêt commercial. Nous savions de longue date à quoi nous en tenir à ce sujet. Aussi était-il de bonne guerre de profiter du manque de récoltes dans la Tunisie pour fermer nos marchés et rendre très difficile le ravitaillement de nos ennemis. On n'y manqua pas.

Dès le mois de juin des goums, placés à Zeribet-el-Oued et à Saâda, furent chargés de surveiller les routes du Souf et de l'Oued-Rir' et d'assurer l'exécution de cette mesure dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir. La prohibition ne fut pas cependant absolue et on accorda dans certaines limites l'autori-

sation d'acheter des grains aux gens de Guemar, Tar'zout et Zegoum qui étaient venus payer leur impôt à Biskra.

A mesure que la saison s'avanceit, la pénurie de grains se faisait de plus en plus sentir dans le Sud. Les autres villages du Souf, suivant l'exemple de Selman, essayèrent d'entamer des négociations dans le but d'obtenir l'accès de nos marchés. El-Oued offrit même de payer une amende de 10,000 francs. On n'en persista que davantage dans la ligne de conduite qu'on s'était tracée et l'activité de nos goums parvint à maintenir strictement le blocus saharien.

Au commencement de 1854, le chérif, défait à Ouargla par Sidi Hamza, se retira dans l'Est avec quelques tentes et vint camper à El-Ktaf, puits situé au pied des grandes dunes de sable entre El-Oued et Taïbet-el-Guebbia. Tandis qu'un de nos goums opérait sur le flanc occidental de l'Oued-Rir', l'autre, fort de 300 chevaux et 200 fantassins, sous les ordres de Si ben Henni, marchait entre le Souf et l'Oued-Rir' et se portait sur Taïbet-el-Guebbia. Mohammed ben Abd-Allah, prévenu de ce mouvement, alla séjourner à Naïma, à une journée de marche d'El-Oued et de Guemar, dans l'espérance de voir arriver à lui les Soufa, mais ceux-ci n'osèrent le soutenir ouvertement et ne bougèrent pas. En face de cette abstention, le chérif gagna la route de Djerid et alla s'installer à Rouga, puits situé entre le Souf et le Nefzaoua, sur cette sorte de terrain neutre qui sépare le Sud de la régence de notre Sahara.

Le repos, que l'éloignement du chérif nous laissait, fut de courte durée; aussitôt que les chaleurs de l'été et les besoins de leurs troupeaux eurent forcé les nomades à se replier vers le Tell, Mohammed ben Abd-Allah, après s'être reconstitué rapidement une bande chez les populations turbulentes du Djerid, franchit la frontière et effectua sur nos populations arabes les razzias dont nous avons déjà parlé.

Enfin, nous avons fait assister le lecteur à la prise de Tougourt, par la colonne commandée par le colonel Desvaux. Selman et le chérif s'étaient réfugiés à El-Oued après leur défaite. Le colonel Desvaux, laissant une réserve à Tougourt, marcha sur le Souf à la tête des colonnes concentrées de Batna, Laghouat et Bousada.

Cette expédition était le complément nécessaire de l'œuvre de pacification et on ne pouvait compter sur la tranquillité dans l'Oued-Rir sans la soumission du Troud. Le colonel Desvaux arrive, en trois jours de marche, à Tar'zout par la route de Taïbet, la plus difficile, hérissée de dunes de sable et qu'on croyait impraticable pour une colonne française.

A moitié chemin, la députation d'El-Oued, composée des personnages les plus influents, arrivait au-devant de la colonne réclamant l'indulgence et promettant de remplir toutes les conditions qu'on leur imposerait. Aussitôt que Selman et le chérif avaient appris la marche de nos troupes, ils s'étaient hâtés de gagner le Djerid.

A travers une dernière ligne de dunes, la colonne débouchait le 13 décembre devant le village de Tar'zout. Toute la population était dehors, s'efforçant de donner à son accueil toutes les apparences de l'enthousiasme. Au reste, il devait y avoir une certaine sincérité. La majeure partie du pays était hostile à Selman, Tar'zout n'avait pas envoyé de contingents à Tougourt.

Après avoir visité Kouïnin et El-Oued, le colonel Desvaux reprenait la route de Tougourt où il arrivait le 22. Cette visite au Souf était un grand résultat obtenu. Cette confédération importante avait été si vantarde, si indocile parce qu'elle se croyait à l'abri de nos coups, qu'il était urgent de leur montrer nos moyens de répression. L'éloignement, les sables, les longues marches sans eau, toutes ces difficultés, une colonne française les avait surmontées.

Le 26 décembre 1854, le colonel Desvaux donnait le burnous d'investiture à Si Ali Bey ben Ferhat et le proclamait kaïd de Tougourt, de l'Oued-Rir et du Souf, sur l'esplanade de la kasba, en présence de toutes les députations de notables du pays.

Dès son arrivée dans le Sahara Ali Bey, le fils du chevaleresque Ferhat ben Saïd, avait été salué de tous les chefs indigènes du nom de notre seigneur, — *sidna*, — bien qu'ils ne l'eussent jamais vu. Avant même de connaître nos intentions, ils le proposaient

eux-mêmes pour chef du pays nouvellement conquis où son père avait laissé de si grands souvenirs. Ils avaient l'air, au contraire, de ne point connaître les membres de la famille des Ben Gana. Du reste, les Ben Gana ne se souciaient guère de ce commandement, à ce moment, puisqu'il présentait des difficultés au-dessus de leurs forces.

Après la cérémonie de l'investiture devant les troupes et la population, Ali Bey, accompagné de tous les chefs indigènes, se rendit à la mosquée où la Fatha fut récitée et où l'obéissance lui fut jurée par tous les cheikh et les notables du pays.

Le colonel Desvaux, prenant ensuite la parole, rappela aux gens de l'Oued-Rir' et du Souf les malheurs qu'avait attirés sur eux le gouvernement de Selman et les engagea à oublier leurs anciennes divisions, à se rallier tous autour du nouveau chef que la France leur donnait et qui ferait désormais régner la paix et la prospérité dans le Sahara.

Le marabout de Temacin, de l'ordre des Tidjani, Si Mohammed El-Aïd, dont l'influence religieuse était grande dans tout le Sahara, arrivait au camp français et, lui aussi, faisait acte de soumission en déployant ses étendards. Il promettait solennellement au colonel Desvaux de guider de ses conseils le jeune chef Ali Bey et de se charger de la tutelle des enfants de Selman, laissés à sa surveillance. Finissons-en immédiatement avec la famille des Ben-Djellab. Ali, fils de Selman, après quelques années de séjour à la zaouïa de Temacin, était envoyé au collège de Constantine où il se fit remarquer par son caractère vif, irascible; il était la terreur de ses camarades, on le désignait sous le nom de la *panthère du Sahara*. Engagé volontaire dans un régiment de spahis, il est aujourd'hui maréchal des logis.

Sa sœur Embarka a été épousée depuis par le kaïd Ali Bey. Quant à Selman, leur père, s'enfuyant du Souf au Nefzaoua, il alla à Touzer dans le Djerid, où le Bey le fit arrêter et interner à Tunis. Dans cette ville il continua à se livrer à des excès de boissons tels que sa raison en subit de terribles atteintes. Dans sa folie alcoolique, il ne cessait de se poser en prétendant au trône de Tunis, et à la suite de quelques scandales troublant le repos public, le Bey dut le faire conduire et interner au Maroc.

En 1877 j'ai revu Selman, à Tanger, dans l'état de misère et d'abrutissement le plus complet. L'abus du kif, qu'il fumait sans discontinuer, et de l'eau-de-vie des juifs lui avait ôté toute trace d'intelligence; c'était un homme fini.

L. Charles FÉRAUD.

*(A suivre.)*

